

1827, à . . . . . 202,732,462 fr.

En 1821, la contribution personnelle et mobilière était de . . . . . 40,741,530 fr.

En 1827, elle sera seulement de 35,580,936

En 1821, la contribution des portes et fenêtres était de . . . . . 20,499,946 fr.

En 1827, elle sera seulement de 14,734,336

différence d'autant plus remarquable qu'entre ces deux époques, un nombre considérable d'habitations nouvelles est érigé sur le sol de la France.

En réunissant les sommes présentées distinctement, on voit que les contributions directes, sans compter les patentes, qui s'élevaient, en 1821, à . . . . . 300,241,476 fr. ne s'élèvent, en 1827, qu'à . . . . . 253,047,736

Ce qui présente un dégrèvement d'environ *quarante-sept millions*.

Si nous considérons l'ensemble des revenus publics pour l'année 1820 et pour l'année 1826, nous trouvons qu'en 1820 les revenus étaient de . . . . . 977,695,489 fr. et les dépenses de . . . . . 963,083,794

En 1826, le total des recettes présumées est de . . . . . 986,135,905 et celui des dépenses s'élève à 984,191,603

Ce qui présente dans les revenus une augmentation de . . . . . 8,440,416 et dans les dépenses, une augmentation de . . . . . 21,107,809

Ces détails financiers démontrent un accrois-

sement admirable dans la richesse et la prospérité de la France. Espérons que cette prospérité nous permettra d'arriver, avant peu d'années, à l'époque où les contributions l'emportant sur les dépenses, nous pourrions réduire notre dette au lieu de l'augmenter... Tandis que les recettes du trésor ont suivi la progression croissante qu'on vient de signaler, il faut remarquer que les frais de perception suivent une progression contraire. Un tel résultat fait honneur au ministère des finances; et l'authenticité nouvelle donnée aux vérifications qui seront désormais opérées sur pièces démonstratives et justificatives, par la Chambre des comptes, honore encore plus ce ministère.

Le ministère de la guerre, aujourd'hui plus généreusement partagé dans les ressources de son budget, veut en profiter pour tenir sous les armes 39,000 soldats et 9,000 chevaux de plus qu'en 1821. Il donne quatre millions de plus au génie militaire, pour commencer à rendre plus respectable la partie de nos frontières qui se trouve sans défenses suffisantes, depuis la paix de 1815. Ce ministère a le grand avantage de voir qu'une partie de l'armée campe sur un territoire où elle reçoit la plus grande, la plus terrible et la plus salutaire de toutes les leçons : celle d'un peuple en proie à l'anarchie, et privé de sa raison, jusqu'au point de crier, *Meure la nation!* en désobéissant toujours au souverain, qu'il salue dérisoirement du nom flatteur d'absolu; d'un peuple

que la retenue et la modération du Scipion français n'a pu rappeler à la sagesse... Formons des vœux pour qu'on double le nombre de nos troupes envoyées dans les Espagnes. Les jeunes soldats de Lacédémone avaient besoin de l'enivrement des Hilotes. Il faut qu'on transporte les nôtres dans les foyers de l'ivresse ibérienne, et que des mutations régulières et copieuses, fassent passer tour à tour et sans exception tous les corps de notre armée sur un territoire qui leur fournit cette excellente leçon. Nous verrons revenir amis des lois fondamentales sous lesquelles nous avons le bonheur de vivre, des guerriers dont quelques-uns peut-être en quittant le pays natal, étaient encore aveuglés sur ces lois, dont ils méconnaissaient la sagesse et l'excellence.

En 1820, la marine royale avec cinquante millions, malgré la plus stricte économie, ne pouvait tenir à la mer, pour protéger notre commerce, que cent trois bâtiments de guerre et de transport. En 1826, la marine, avec soixante millions, tint en mer cent quarante-cinq bâtiments. En 1820, la marine royale n'avait pas de bateaux à vapeur; à présent elle en a six, et fait des fonds pour en construire de nouveaux, qui seront également remarquables pour leur structure et pour leur grandeur. Depuis 1815, nous n'avions plus d'équipages de haut-bord; aujourd'hui, nous en avons douze à terre et vingt embarqués. En 1820 la marine avait 7,400 hom-

mes embarqués; elle en a 13,673 aujourd'hui, et 6,079 hommes faisant partie des équipages tenus à terre pour le service des ports.

Les bâtiments de guerre sont aujourd'hui plus grands, plus solidement construits, mieux armés, mieux grésés et mieux aménagés, qu'il y a dix ans: les marines rivales, elles-mêmes, nous rendent ce témoignage. Non-seulement les nombres sont augmentés dans le personnel de la flotte; la nourriture du matelot et tous les soins qui contribuent à sa santé sont améliorés: les budgets en offrent la démonstration positive.

En 1820, pour la marine exigüe dont je viens d'énumérer les forces à la mer, la dépense des hôpitaux et du service de santé montait à. . . . . 1,154,790 fr.

Aujourd'hui les dépenses médicales de notre marine agrandie, sont de. . . . . 1,084,746

En 1820, la dépense des hôpitaux et du service de santé de la marine s'élevait au 38<sup>e</sup> des dépenses générales, et maintenant ne s'élève pas au 52<sup>e</sup>. Ajoutons que malgré cette importante diminution dans les dépenses du service médical, les malades sont mieux traités encore qu'ils ne l'étaient en 1820.

L'administration intérieure nous présente aussi des améliorations notables. Pour l'encouragement de l'agriculture, des haras, et du commerce, En 1821, l'on accordait. . . . . 3,675,000 fr.  
En 1827, l'on accorde. . . . . 5,627,000

Pour les ponts et chaussées,  
 En 1821, l'on accordait. . . . . 30,000,000  
 En 1827, l'on accorde. . . . . 37,142,000  
 En outre, des compagnies financières  
 paient. . . . . 15,433,534  
 sur le crédit de deux cent millions, ouvert pour  
 les canaux.

Donc, en 1827, la valeur des travaux publics  
 exécutés par le service des ponts et chaussées, en  
 faveur de nos communications commerciales, va  
 s'élever à 52,565,534 francs.

Par conséquent, s'il est vrai de dire que depuis  
 huit ans, les dépenses publiques soient beaucoup  
 augmentées, il est juste de dire aussi que les ser-  
 vices utiles ont en même temps augmenté leurs  
 moyens et leurs travaux, de sorte que la puissance  
 nationale de la France, représentée par le moyen  
 des services publics et par leur force effective, est  
 sensiblement agrandie et améliorée, depuis la fin  
 de nos malheurs.

Laissons aux hommes d'état investis de la con-  
 fiance du souverain, laissons aux mandataires des  
 citoyens, le soin de discuter si le gouvernement a  
 fait tout ce qu'il pouvait humainement faire avec  
 ses ressources croissantes, fournies par les contri-  
 butions. Je n'ai voulu prouver qu'une seule vé-  
 rité, c'est que la puissance publique de la France  
 n'avait été ni rétrograde, ni même stationnaire,  
 au milieu de l'accroissement de toutes les res-  
 sources individuelles.

En contemplant les immenses progrès que la  
 France a faits en agriculture, en commerce, en  
 industrie, en forces de terre et de mer, en tra-  
 vaux intérieurs, nous reconnaissons que jamais le  
 royaume ne s'est relevé plus promptement, avec  
 autant d'énergie et d'efficacité. Il fallut les travaux  
 d'une génération entière, pour que la monarchie ré-  
 parât les malheurs des derniers tems de Louis XIV,  
 et reparût digne d'elle-même à Fontenoy, vingt-  
 neuf ans après la mort de ce roi. Sous Louis XVI,  
 quatorze ans après la paix désastreuse de 1763,  
 la France avait besoin de tout le génie du plus  
 habile financier de l'Europe, pour combiner, par  
 des emprunts, les ressources artificielles qui permi-  
 rent d'armer quelques escadres. Il n'y a pas encore  
 neuf années que les bataillons étrangers ont cessé de  
 vivre à nos dépens sur notre sol, et déjà, depuis qua-  
 tre ans, nous avons conquis un royaume où des ai-  
 gles redoutables apprirent la première fois qu'elles  
 n'étaient pas invincibles; nos pavillons militaires  
 flottent sur l'Océan atlantique, depuis les bancs  
 de Terre-Neuve, au nord du Canada, jusqu'au  
 bord de la rivière Argentine, par delà l'équateur et  
 les tropiques; une autre escadre est dans l'Océan  
 pacifique: enfin, l'escadre qui croise dans la Mé-  
 diterranée, y prévient des malheurs individuels, y  
 sauve des femmes, y recueille des enfants, y gué-  
 rit des héros, en attendant l'époque fortunée où  
 ses forces protectrices pourront mettre un terme  
 aux derniers malheurs de tout un peuple héroïque.

A ce tableau véridique, mes chers concitoyens, n'apercevez-vous pas la puissance vitale de la France nouvelle, et ce que j'ai nommé ses *forces productives et commerciales*?... Votre étonnement redoublera quand vous saurez quelle vaste partie de ces forces reste encore paralysée. Quand vous parcourrez avec moi plus de la moitié de nos départements qui n'ont pris qu'une part presque nulle à ces progrès, à ces prospérités; quand vous verrez tout ce qu'on peut faire pour élever ces départements au niveau du reste de la France; et quand vous apprendrez, dans les provinces qui sont le plus florissantes, comment on peut les rendre plus riches, plus éclairées, plus heureuses encore.

Je n'aurais fait connaître que la partie la moins importante des progrès de la France, si je me bornais à l'examen de sa richesse et de son industrie, au développement comparé des revenus et des dépenses de l'état. Il faut montrer, dans leur marche progressive, les lumières de l'âge mûr et l'instruction de la jeunesse.

Un projet de loi qui depuis plusieurs mois agite la France entière, a produit des recherches profondes, entreprises par un illustre pair, que l'histoire aime à compter parmi ses écrivains impartiaux et sages. Des lumières précieuses jaillissent de ce travail.

Depuis la fin de 1811 jusqu'à la fin de 1825, M. le comte Daru nous a donné des tableaux statistiques des produits de l'imprimerie française.

Avant 1814, ces tableaux comprennent, sans distinction, les produits de la France avec toutes les annexes de l'empire, c'est-à-dire, la Belgique, la Hollande, les villes anséatiques, le Piémont, la Toscane, les États romains, etc. A partir de 1814, la France étant réduite à ses anciennes limites (que depuis elle n'a pas dépassées), il n'y a que douze années de vraiment comparables dans les tableaux que nous citons. Le progrès des publications, durant ce période, est digne d'admiration. L'imprimerie française a fait paraître :

en 1814,	1815,	1820,	1825,	1826
45,675,039;	55,549,149;	80,921,302;	128,010,483;	144,561,094

feuilles d'impressions, sans comprendre dans ces nombres les feuilles de journaux.

De 1814 à 1820, les productions de la presse non périodique ont augmenté de 774 pour mille. De 1820 à 1826, les productions de la presse ont augmenté de 787 pour mille\*. Ce progrès est plus rapide que celui de la production du fer et des tissus, plus rapide que l'accroissement des patentes, plus rapide que l'accroissement des revenus publics tirés du commerce à l'étranger, et

\* Ainsi deux périodes de six années présentent un accroissement presque proportionnel; ce qui démontre la régularité des causes qui contribuent aux progrès de l'imprimerie. Dans les dernières années, l'accroissement annuel augmente subitement; et le progrès des publications est plus rapide que le rapport constant des progressions géométriques. Ce résultat est remarquable et s'applique à d'autres éléments des prospérités sociales; mais nous ne pouvons pas, maintenant, nous appesantir sur cet objet.

dés consommations à l'intérieur, on en jugera par le tableau suivant :

	Accroissements annuels.	pour cent.
De la population humaine . . . . .	$\frac{2}{3}$	
Du nombre des chevaux . . . . .	1	
Du nombre des moutons . . . . .	$1\frac{1}{2}$	
Des consommations indiquées par les droits indirects . . . . .	3	
<i>Idem.</i> par les octrois . . . . .	$3\frac{1}{2}$	
Des transactions indiquées par le revenu du timbre . . . . .	$3\frac{1}{2}$	
Des opérations industrielles indiquées par le revenu des patentes . . . . .	$3\frac{3}{4}$	
De la circulation indiquée par le revenu de la poste . . . . .	$3\frac{3}{4}$	
Du commerce indiqué par les droits de douane . . . . .	4	
Des opérations industrielles indiquées par l'extraction de la houille . . . . .	4	
<i>Idem.</i> par la fabrication du fer . . . . .	$4\frac{1}{2}$	
Des publications de la presse périodique et non périodique . . . . .	$9\frac{1}{4}$	

Ainsi, par un contraste bien digne de remarque, l'accroissement numérique de la population est *moindre* que celui de toutes les forces matérielles, que celui de tous les produits du travail ; et l'accroissement des publications qui représente l'activité progressive des esprits est *le plus grand* de tous.

Gravons dans notre mémoire cette vérité précieuse : quelque étendus, quelque rapides que soient le développement de notre activité physique et l'augmentation de notre richesse matérielle, le développement de notre activité intellectuelle et l'augmentation de nos richesses littéraires sont plus étendus, plus rapides encore ! Ne devons-nous pas être charmés d'un aussi noble résultat ?

Voici le nombre des feuilles publiées dans les principales divisions qu'offre le système des connaissances humaines :

SUR	EN 1814.	EN 1820.	EN 1826.	EN 1812. (TOUT L'EMPIRE.)
la Théologie . . . . .	4,974,788	7,867,609	23,268,420	13,815,861
la Législation . . . . .	1,371,568	6,326,652	18,605,495	7,833,205
les Sciences . . . . .	2,546,270	5,327,174	12,160,381	8,175,114
la Philosophie . . . . .	753,185	1,185,429	3,032,191	1,263,729
l'Ec. sociale et l'Ad. . . . .	1,634,485	1,744,246	2,097,390	1,340,993
les Ecrits militaires . . . . .	441,510	1,026,027	1,445,982	662,830
les Beaux-Arts . . . . .	773,099	1,202,599	1,999,560	1,218,496
les Belles-Lettres . . . . .	13,352,920	20,436,803	27,704,971	15,755,904
l'His., les Voy., etc. . . . .	16,226,566	33,149,157	46,545,727	12,934,881
les obj. div., Al. etc. . . . .	3,600,648	2,121,251	7,699,977	9,079,629
TOTAUX . . . . .	45,675,039	80,921,302	144,561,094	72,080,642

Le simple rapprochement du nombre des feuilles publiées en 1812, en 1820, en 1826, nous révèle les heureux progrès de la France, et la modification de ses goûts intellectuels, dans le passage de l'empire à la monarchie constitutionnelle. Aujourd'hui la France, réduite à ses anciennes limites, publie deux fois autant d'ouvrages qu'en publiait l'empire français, lorsqu'il avait atteint sa plus grande étendue. Dans ce parallèle, chaque partie des connaissances humaines présente une augmentation quant au nombre total des publications ; mais les rapports sont changés. Les ouvrages de littérature, consacrés surtout aux plaisirs de l'imagination, qui se trouvaient au premier rang sous l'empire, ne sont plus qu'au second rang ; au

contraire, la géographie, les voyages, l'histoire ancienne et surtout l'histoire contemporaine, forment un total qui n'était qu'au troisième rang sous l'empire, et qui maintenant se trouve au premier. La totalité des écrits qui se rapportent à l'étude, à l'exercice des lois, était au cinquième rang sous l'empire; elle est au quatrième, sous la monarchie constitutionnelle.

Ainsi, par l'heureux effet de nos institutions nouvelles, les goûts de la France ont perdu de leur frivolité. Les études graves ont gagné. La littérature philosophique, l'étude de la jurisprudence et des lois, la méditation de l'histoire, l'observation, la comparaison des mœurs et des coutumes, des productions de l'art et de la nature, qui caractérisent les nations contemporaines et les contrées qu'elles habitent : voilà les objets principaux vers lesquels s'est dirigé l'esprit de la nation française.

Applaudissons à cet heureux changement; il nous annonce une maturité qu'atteint déjà la génération qui s'est avancée dans la carrière virile, depuis 1814 jusqu'à ce jour; il nous annonce des hommes dont les connaissances positives s'accroissent avec rapidité, dont les notions sociales s'approfondissent et s'épurent, dont la raison s'élève et se fortifie. On écrit l'histoire des peuples pour suppléer aux lacunes laissées par l'histoire des sceptres; on cesse de révéler les déceptions de la victoire; on réhabilite la mémoire et les droits des nations exterminées déjà, comme on défend la

cause des nations qu'on voit exterminer, aujourd'hui même, aux cris de joie de prétendus chrétiens qui n'ont rien de commun avec les sentiments généreux de la génération moderne. D'habiles mains restituent, comme des tableaux d'une antiquité précieuse, les chroniques des siècles obscurs; et le seul rapprochement des lambeaux du moyen âge nous dépeint, d'après nature, l'horrible état des temps barbares et le malheur de l'espèce humaine, partout où le servage et l'ignorance abrutissaient les nations.

Qui le croirait! au milieu de ces immenses progrès, quelques esprits bornés, qu'aveuglent leurs passions, qu'entraînent leurs préjugés, n'ont pas encore abandonné l'espérance de voir une grande nation rétrograder, ses lumières s'atténuer, et son énergie mourir! Ils circonviennent sourdement la cour, afin d'insinuer l'erreur autour du trône; ils dénoncent aux dépositaires de l'autorité, les jeunes amis des lumières; ils fatiguent le pouvoir par leurs désirs impuissants et par leurs clameurs insensées. Des individus, infatués de leur native ignorance, parce qu'ils n'ont jamais rien su, croient pouvoir, à ce titre, nous enseigner plus aisément à désapprendre; ils aiment à rêver que leur esprit inexercé peut, à son gré, refouler sur elles-mêmes des intelligences rendues fortes par l'habitude de combiner, de développer leurs pensées. Aveugles, que je plains! contemplez donc la vérité, la voici :